



HAL
open science

La plume de la nostalgie : le Moyen Âge au travers du roman *Un page de Charles le Téméraire*

Isabelle Guyot-Bachy

► **To cite this version:**

Isabelle Guyot-Bachy. La plume de la nostalgie : le Moyen Âge au travers du roman *Un page de Charles le Téméraire*. Jean-Christophe BLANCHARD; Isabelle GUYOT-BACHY. Jean-François Didier d'Attel de Luttange (1787-1858). *Savant ou fou littéraire?*, PUN-Éditions universitaires de Lorraine, pp.87-109, 2017, 978-2814303218. hal-02873369

HAL Id: hal-02873369

<https://hal.univ-lorraine.fr/hal-02873369>

Submitted on 25 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La plume de la nostalgie : le Moyen Âge au travers du roman *Un page de Charles le Téméraire*

Isabelle Guyot-Bachy, Centre de Recherche Universitaire Lorrain d'Histoire (CRULH) – EA 3945, Université de Lorraine

En 1838, JFDAL publie chez François-Xavier Girard, un roman intitulé *Un page de Charles le Téméraire*, découpé en quinze « journées » et trois « nuits ». Hyacinthe, âgé de quinze ans et novice à Saint-Vanne, est un enfant trouvé recueilli par les moines. Il est amoureux d'Honorine, la jeune épouse de Thierry de Lénoncourt, bailli de Vitry et « gouverneur » pour le roi Louis XI de la ville de Verdun. Honorine vit dans le souvenir douloureux d'un ancien amour interdit et la rumeur publique croit savoir qu'elle donna autrefois naissance à un enfant adultérin. Hyacinthe et Honorine se rencontrent en secret dans les jardins de l'abbaye de Saint-Vanne. Une nuit mystérieuse sur le mont Saint-Barthélemy concrétise leur amour mais Honorine meurt brutalement. Alors qu'il veille son corps en compagnie de deux moines endormis, Hyacinthe parvient par un baiser miraculeux à la tirer du sommeil de la mort. Dénoncé pour adultère, il est condamné à être enseveli à jamais dans les tréfonds d'un *In-Pace*. Un autre prisonnier, Némorin, y séjourne déjà, qui lui raconte sa triste histoire : une quinzaine d'années plus tôt, père orphelin, mais noble et italien par ses origines secrètes, il avait rencontré dans les montagnes des Vosges une jeune fille. Proscrit par le père de celle-ci, soucieux d'éviter une mésalliance, il s'était alors réfugié à Saint-Vanne et y avait été reçu parmi les moines. Mais la jeune femme, qui entre-temps avait été mariée à un époux âgé et sévère, l'avait retrouvé et entraîné dans des amours doublement coupables. L'idylle découverte, il avait été jeté dans l'*In Pace*, non sans avoir appris la naissance d'un enfant né de ses amours. À son tour, avec une naïveté déconcertante devant les similitudes entre ce récit et sa propre histoire, Hyacinthe relate à son compagnon la rencontre amoureuse et les péripéties qui l'ont mené à l'enfermement. Le prisonnier comprend alors qu'Hyacinthe est son fils et que celui-ci fut – ou a bien failli être – l'amant de sa propre mère¹. Mortellement terrassé par la douleur, il avoue au jeune homme être son père mais lui dissimule l'horreur de la relation incestueuse (11^e journée). Par chance pour Hyacinthe, un nouvel abbé venait d'être élu à la tête de Saint-Vanne. Son premier mouvement fut de faire délivrer les deux prisonniers. Après avoir entendu la confession du jeune survivant et connaissant visiblement le passé secret du prisonnier défunt, il délie Hyacinthe de ses vœux. Considérant sa naissance, il le confie à de nobles protecteurs pour qu'il entre dans la carrière des armes (12^e journée). Honorine, répudiée par son mari, se retire dans un couvent. On retrouve plus tard Hyacinthe, auréolé de son mystère mais dont les « manières et l'extérieur fort distingués » disaient aux yeux de tous le haut parage, devant Nancy assiégé, au service de Charles le Téméraire. Au « dernier jour » (épilogue du roman), il est retrouvé mort aux côtés de ce grand personnage et déposé avec lui dans une salle du palais ducal. La foule ignore le nom de ce beau page jusqu'à ce qu'une femme enveloppée d'un long voile de crêpe – Honorine bien sûr – entre brusquement, le reconnaisse, avant de succomber sur le corps inanimé de son amant. La « dernière nuit » voit Saint-Vanne accueillir pour leur dernier repos Honorine de S. et Hyacinthe Colonna (son identité est enfin révélée).

On ne s'attardera pas plus longuement sur les piètres qualités du roman produit par Attel : la confusion dans l'exposition, la relative faiblesse de l'intrigue qui conduit le lecteur à se douter trop tôt d'un dénouement assez convenu, les invraisemblances, des dialogues mièvres et soporifiques... Contentons-nous de suggérer qu'*Un page de Charles le Téméraire* n'est pas, loin sans faut, parmi les meilleurs des romans « troubadours » qui fleurissent dans la première moitié du XIX^e siècle. Car c'est bien dans cette veine qu'il convient de l'inscrire, selon le vœu même de son auteur, grand admirateur de Walter Scott². Pour dépasser l'ennui que ne manque pas de susciter le style médiocre, le lecteur

¹ On ne sait pas très bien si l'inceste a effectivement été consommé. Attel suggère le tabou plus qu'il ne l'affirme.

² Gérard Gengembre, « Le genre troubadour : permanence ou mutation ? », in *Moyen Âge et XIX^e siècle : le Mirage des Origines*. Actes du colloque de Paris III-Sorbonne nouvelle, Paris X-Nanterre, 5-6 mai 1988, *Littérales*, n°6, 1990, p. 15-24. Attel préfère de loin Walter Scott à Ann Radcliffe (1764-1823), dont il trouve les romans trop sombres, et à Pigault-Lebrun dont il dénonce les « pages ordurières et irrégulières » (ms. 363, fol. 54v). Le roman d'Ann Radcliffe, *The Romance of the Forest* (1791) a été traduit en français dès 1794 sous le titre *La forêt ou l'abbaye de Saint-Clair*. Le catalogue de la bibliothèque ne mentionne ni ce titre ni cet auteur. Charles-Antoine-Guillaume Pigault de l'Épinoy dit Pigault-Lebrun (1753-1835), issu d'une famille de la noblesse calaisienne mais acquis à la Révolution, publia plusieurs pièces de théâtre et de

dispose de deux précieux viatiques : le catalogue de sa bibliothèque, établi par l'auteur en prévision du legs qu'il voulait faire à la ville de Verdun, qui livre un panorama de ses lectures ; un recueil demeuré manuscrit (Verdun, BM, ms. 363), dans lequel Attel avait rassemblé les notes "historiques et biographiques « qui auraient dû accompagner l'édition du roman, si, dit-il, l'éditeur, guidé par « des exigences et des calculs mercantiles » ne les avait pas refusées... Elles nous livreront les intentions et les modalités d'écriture de ce roman historique, mais plus encore l'environnement médiéval dans lequel sont campés les héros.

Faire revivre le Verdun médiéval

« Chronique verdunoise », ainsi JFDAL a-t-il sous-titré dans le ms. 363 ce roman, qu'il dédie à ses compatriotes verdunois « en souvenir des moments passés au milieu d'eux, temps heureux que je regretterai toujours »³. Rendre la ville à ses habitants, c'est l'inscrire dans un récit historiquement attesté et en restituer de la manière la plus parlante possible le cadre de vie.

L'histoire de Verdun est évidemment associée à celle du siège d'un évêché prestigieux. Verdun n'avait-elle pas donné un pape à la chrétienté lorsque Jacques de Troyes était monté en 1261 sur le trône de Saint-Pierre sous le nom d'Urbain IV (t. 2, p. 135)⁴ ? Le roman s'ouvre sur l'entrée de Guillaume de Haraucourt dans sa cité épiscopale le 10 août 1457 (1^{ère} journée) et les rebondissements de la carrière tumultueuse de ce prélat servent de jalons chronologiques au récit : sa disgrâce dans laquelle il tombe après l'entrevue de Péronne (1468), pour avoir fomenté en compagnie du cardinal de La Balue un complot contre le roi (3^e journée) ; son emprisonnement *sine die* dans une « cage de fer », où le visite Louis XI (7^e journée) ; l'ambassade du chapitre de Verdun auprès du pape en 1474 (10^e journée) pour obtenir un remplaçant à leur évêque qu'ils tiennent pour mort ; l'acharnement avec lequel une fois libéré des geôles royales Guillaume chercha entre 1480 et 1484 à recouvrer un siège épiscopal que se disputaient par candidats interposés l'empereur et le roi de France (14^e journée).

Face à un évêque très impliqué dans la vie politique de son temps, plus en retrait, les moines de Saint-Vanne sont les gardiens de la vie spirituelle de la cité. Ils ont à leur tête un abbé, le sévère Antoine de Serrières (1462-1475), puis le bienveillant Mathieu de Dammarie (1475-1481), deux personnages historiquement attestés. Verdun à la fin du Moyen Âge se distingue aussi par une élite aristocratique, constituée de familles lignagères. Attel insiste à plusieurs reprises sur le fait que ses personnages portent les noms de familles ayant effectivement vécu à Verdun au XV^e s⁵. Il rappelle qu'elles avaient assis leur pouvoir sur la ville sous l'épiscopat de Raoul de Thourotte, au terme d'un compromis passé avec l'évêque⁶.

À cette histoire, qui se dit essentiellement à travers celle du siège épiscopal, il faut un cadre et un décor. Attel prétend (ms. 363, fol. 79v) avoir rédigé un essai sur la topographie de Verdun au Moyen Âge. Aucune trace n'en a été conservée. Pour sa réalisation, il dit s'être appuyé sur deux plans « scénographiques », celui de Pierre Jacob, daté de 1591, et celui d'Israël Sylvestre de 1669⁷. Dans le texte, il s'efforce d'indiquer les limites de la « petite et la grande banlieue de Verdun », telle qu'elle se présentait en 1498, puis celle du « comté », avant d'énumérer les doyennés du diocèse⁸. Dans un souci

nombreux romans, dont *l'Enfant du Carnaval* (1792). Ses *Œuvres complètes* avaient été éditées en 20 volumes entre 1822 et 1824. Il est aussi l'auteur d'une *Histoire de France abrégée, à l'usage des gens du monde* (1823-28, 8 vol.). Cet auteur est également absent de la bibliothèque d'Attel de Luttange.

³ Il semble qu'Attel soit parti vivre à Metz dès la fin des années 1830. Il y restera domicilié jusqu'à sa mort en 1858⁸⁹. On ne sait rien des séjours qu'il fit à Verdun, chez sa mère pendant les vingt dernières années de sa vie.

⁴ Aux chanoines de Verdun venus vers lui (10^e journée), Sixte IV rappelle par ailleurs que deux de ses prédécesseurs, Léon IX et Eugène III ont honoré leur ville de leur présence, Léon IX en 1047 pour la dédicace de l'église de La Madeleine, Eugène III en 1147 pour la dédicace de la cathédrale. Attel trouve son information dans l'*Histoire ecclésiastique et civile de Verdun*, publiée par le chanoine Nicolas Roussel en 1745.

⁵ C'est également le cas de Thierry de Lénoncourt, personnage visiblement tiré de la *Chronique de Lorraine*, qu'Attel lit chez Dom Calmet, *Histoire de la Lorraine*, 2^e édition, 1757, t. VII, col I-CXXII. En 1859, l'abbé Marchal en donne une nouvelle édition dans le *Recueil de documents sur l'histoire de la Lorraine*, V, Nancy, 1859. La tradition historiographique a longtemps fait de Thierry IV de Lénoncourt l'auteur présumé de ce texte, cf. DAVILLE 1929.

⁶ Raoul fut évêque de Verdun entre 1227 et 1245, cf. Alain Girardot (dir.), *Histoire de Verdun*, Metz, Éd. Serpenoise, 1997, p. 33-39.

⁷ La gravure de Pierre Jacob est conservée à la BM de Verdun, celle d'Israël Sylvestre au Louvre.

⁸ L'auteur se réfère à l'*Histoire ecclésiastique et civile de Verdun* du chanoine Roussel mais peut-être aussi au *Pouillé du diocèse de Toul*, publié par le P. Benoît en 1711, ouvrages présents dans sa bibliothèque.

pédagogique, il prévient de ce qu'un certain nombre de noms de lieux cités ont de son temps disparu et il s'efforce d'établir une concordance entre les noms latins et les noms contemporains, livrant pour finir à la sagacité du lecteur une liste de ceux dont il n'a su reconstituer l'étymologie (ms. 363, fol. 85).

Dans les bornes de ce cadre topographique et géopolitique tracé grossièrement, le décor « médiéval » peut se déployer, sous deux registres. Le premier relève de cette poétique du paysage médiéval romantique, esquissée par Marchangy dès 1813 dans la *Gaule poétique*, largement déployée ensuite dans les romans de Walter Scott⁹. Ainsi, dans le chapitre intitulé « Première nuit », la description du mont Saint-Barthélemy (t. 1, p. 262sq) relève-t-elle du registre de la « libre nature ». « Ce monticule sauvage » se présente comme « une lande nue et desséchée » ; elle engendre inévitablement la tristesse chez le voyageur qui foule ce « sol maudit ». Elle était pourtant, au temps des Gaulois, recouverte d'une forêt qui abritait les mystères druidiques. Friand, comme bien d'autres romanciers contemporains, d'atmosphères alliant la nuit au mystère, Attel place sur ce mont la scène du sabbat mené par Dame Zabée¹⁰. Les descriptions de l'abbaye de Saint-Vanne relèvent, elles, de la « nature humanisée ». Attel rappelle à son lecteur qu'avant la construction de la citadelle, « l'humble oratoire de Saintin », premier évêque de la cité des Claviens (t. 1, p. 22-23), était hors les murs de la ville. Cet éloignement qui le préservait à l'origine des fêtes païennes de la ville, en faisait au XV^e siècle encore « un site agreste et solitaire ». Son jardin, agrémenté d'un anachronique « gazon », symbolise la victoire sur la nature dans ce lieu « bucolique, d'aspect si romantique »¹¹.

Puis viennent les monuments. L'église abbatiale, par laquelle Guillaume de Haraucourt, fraîchement consacré, inaugure la visite de son diocèse, resplendit dans une beauté statique, celle de sa reconstruction engagée en 1431 par l'abbé Étienne le Bourgeois. Par son architecture, elle consacre, l'achèvement du style « gothique et byzantin », préfiguration (presque) parfaite de l'art classique¹² ; sa disposition est « pittoresque », en raison de l'illusion créée par la légèreté des « colonnes ogivales », formant comme « mille rameaux d'un arbre immense qui irait se perdre dans l'azur des cieux » (t. 1, p. 30). À l'heure où l'on achève la construction des cathédrales et où l'on entreprend les premiers travaux de restauration, Attel participe pleinement de cette génération qui a renoncé à voir dans les monuments médiévaux toute trace de « barbarisme »¹³.

Mais Attel prévient les pèlerins qui viendraient pleurer et prier sur la tombe des deux amants inhumés dans le « saint monastère auquel se rattache la gloire de Verdun », que le marteau a passé par là !!!... et, comme un feu dévorant, n'a laissé que des ruines et des regrets [...] Hélas ! à peine si les débris d'une vieille tour croulante et [couverts] de plantes parasites pourraient vous dire où fut jadis la vénérable basilique..." (t. 2, p. 333-334).

C'est qu'à partir de 1822, faute de moyens financiers pour la restauration, un démantèlement avait entrepris de mener à son terme un travail de destruction dont Attel situe précisément les premières menées sous les règnes de Louis XVI.

Dominant les plaines de la Woëvre, au sommet d'une « montagne, dont les flancs sont « tapissés de riants vignobles » et d'où l'on peut voir « une multitude de jolis villages, d'élégantes villas habitées par les premières familles de cette partie de la Lorraine », Hattonchâtel, résidence de l'évêque de Verdun, apparaît comme l'autre pôle de cette nature humanisée (t. 1, p. 94). Négligeant les aspects extérieurs de cette place-forte, Attel en décrit surtout l'intérieur qui « offre », selon lui, « cet ensemble de détails que l'on trouve dans presque tous les châteaux du moyen-âge »¹⁴ :

« de vastes salles bien sombres et bien froides, bien humides, bien retentissantes, soutenues par des colonnettes,

⁹ Alain Guyot, « le paysage » in S. Bernard-Griffiths, P. Glaudes et B. Vibert (dir.), *La Fabrique du Moyen Âge au XIX^e siècle. Représentations du Moyen Âge dans la culture et la littérature française du XIX^e siècle*, Paris, Champion, 2006, p. 531-539.

¹⁰ Alain Guyot, *op. cit.*, évoque *La Jacquerie* de Mérimée (1828), les poèmes en prose de *Gaspard de la nuit*, mais aussi *Le chien de Montargis ou la forêt de Bondy* de Pixérécourt (1814).

¹¹ On attribue généralement la première pelouse artificielle à André Le Nôtre, paysagiste du château de Versailles qui fit réaliser en 1680 une longue bande de pelouse pour conduire le regard vers le bassin d'Apollon.

¹² Dans le mss. 363 (fol. 70), Attel donne un extrait des notes manuscrites qu'il avait rassemblées sur l'église abbatiale telle que l'on pouvait l'admirer « à la veille de la première révolution ». Il ne lui trouvait qu'un défaut, celui d'avoir au nord, du côté du monastère, un collatéral plus étroit que celui du midi.

¹³ Jean-Michel Leniaud, *Jean-Baptiste Lassus, 1807-1857 ou Le Temps retrouvé des cathédrales*, Paris, Arts et métiers graphiques, 1980.

¹⁴ Les notes de la quatrième journée dans le mss. 363 ignorent ce bâtiment. Saccagé lors du siège de 1636, il ne sera pas restauré avant 1923, grâce au mécénat de Belle Skinner.

ayant de hautes fenêtres ogivales ornées de vitraux peints, à travers lesquelles le jour pouvait à peine pénétrer ; [...] des cabinets secrets et isolés pour les complots et les secrets d'État... puis, tout à côté, de noirs réduits avec des instruments de torture, de mort, des trappes et... des oubliettes [...] un donjon avec son nain et les échos de son cor ; puis enfin une sainte chapelle avec son vieux Christ, son missel en velin, sa madonne pour bénir deux époux... Car alors, dans ces redoutables asiles de la féodalité, on laissait toujours une place à la prière et à l'amour [...] »

Curieusement, les éléments de la description du château se retrouvent presque mot à mot dans celle de la ville¹⁵ :

« [...] les remparts avec leurs grosses tours crénelées, les pignons aigus et les frêles tourelles des hôtels lignagers, les murs épais percés de fenêtres ogivales, les escaliers en spirale ouvrant sur de "vastes salles brumeuses, pleines de vent, de froid, d'écho, de spectres de fantômes, d'apparitions, de voix inconnues, de soupirs... de soupirs d'amour ... là, sur les murs, et en guise de tapisseries, se voyaient quelques fois des taches de sang !!! Celui peut-être d'une épouse infidèle... d'un mari jaloux... Puis, de distance en distance, à l'angle d'une rue étroite, tortueuse, apparaissait soudain une église gothique, où cette épouse infidèle, où ce mari outragé, venaient puiser des consolations... »

La visite des tréfonds aux combles dans laquelle Attel a entraîné son lecteur est donc une reconstitution largement imaginaire. Quelles en furent les sources d'inspiration ? La lecture des romans assurément, ceux de Walter Scott bien sûr, et d'autres peut-être, encore qu'ils figurent en moins grand nombre dans la bibliothèque de l'auteur que ce que l'on aurait été en droit d'attendre¹⁶. Il ne semble pas non plus qu'Attel ait fait grand usage de l'*Histoire de la vie privée des Français depuis l'origine de la Nation jusqu'à nos jours*, publiée par Grand d'Auffry en 1782, dont il possédait un exemplaire dans l'édition de 1815 (n°565 du catalogue). Mais ses descriptions correspondent largement aux représentations de château que nous ont laissées les peintres du « style troubadour », dont il avait pu admirer les œuvres à l'occasion du Salon de peinture et de sculpture, manifestation officielle qui se tenait chaque année à Paris et dans les grandes villes de province¹⁷. Que l'on songe à la *Valentine de Milan* peinte par Fleury Richard en 1802, ou son pendant, *Charles VII prêt à partir combattre les Anglais* (1804), à la *Première entrevue de Pierre le long et de Blanche Blazu* (1815) et ses dessins préparatoires, ou encore *La Hire recevant l'absolution* (1824)¹⁸. Si à la différence de ces peintres, Attel s'attarde peu sur le costume (les « poulaines » aux pieds d'Aspasie Paixel dans la scène du salon de la 4^e journée sont un hapax), il aime les tapisseries et à l'occasion de la procession d'entrée du nouvel évêque, il décrit les rues de Verdun « couvertes de riches tapis ».

L'environnement médiéval qui naît ainsi sous sa plume, est animé par les pratiques folkloriques ou para-religieuses, telle la fête du coq le jour de la Saint-Vincent (22 janvier, 9^e journée) ou cette manifestation plus mystérieuse et interdite par l'Église qu'est le sabbat. Par l'attention qu'il leur accorde, Attel rejoint la fascination de la France post-révolutionnaire pour les superstitions. Dotées d'un « parfum de passé » — elles sont étymologiquement « ce qui survit » des anciennes croyances rejetées par les Lumières —, mêlant à l'envie le sacré et le diabolique, ces pratiques occultes séduisent et provoquent des frissons terreur. Mais elles font aussi dans cette première moitié du XIX^e siècle l'objet d'enquêtes de la part des préfets et de premiers référencements, auxquels prend part par exemple l'Académie celtique, devenue en 1814 la Société des Antiquaires de France. En 1827, dans son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, Augustin Thierry a pressenti tout l'intérêt de ce nouvel objet d'études et, en 1835, Abel Hugo, le frère de Victor, leur consacre une première anthologie en trois volumes, *La France pittoresque*. L'ethnologie romantique était née. Si

¹⁵ *Un page de Charles le Téméraire*, t. 2, p. 91-93.

¹⁶ On repère Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris* (n°616, éd. 1836), Crapelet, *Histoire du châtelain de Coucy et de la Dame* (n°401 et 596, éd. 1829). Ce dernier titre a fait l'objet d'une édition récente, cf. Jakemès, *Le Roman du Châtelain de Coucy et de la Dame de Fayel*. Édition bilingue. Publication, traduction, présentation et notes par Catherine Gaullier-Bougassas, Paris, Honoré Champion, 2009.

¹⁷ Pour les portes, Attel peut se référer aux gravures du XVI^e siècle conservées à Verdun, cf. Alain Girardot, *op. cit.*, p. 72-73. Quant à la cathédrale, après l'incendie de 1755, son architecture extérieure comme son aménagement et ses décors intérieurs ont subi bien des modifications, cf. Alain Girardot, *op. cit.*, p. 112. Sur le style troubadour dans l'art pictural, voir Patrice Béghain et Gérard Bruyère, *Fleury Richard (1777-1852). Les pinceaux de la mélancolie*, Lyon, 2014. On trouvera p. 10-11, un rappel des grandes expositions ayant présenté les artistes de ce style troubadour dont Fleury Richard est le précurseur.

¹⁸ Tous ces tableaux figurent dans le catalogue mentionné supra. Le sujet de la *Première entrevue de Pierre le long et de Blanche Blazu* est tiré d'un roman de Louis Edme Billardon de Sauvigny (1738-1812), *Histoire amoureuse de Pierre le Long et de sa très honorée dame Blanche Bazu, écrite par iceluy* (1765). À ma connaissance, ce roman ne figure pas dans la bibliothèque d'Attel.

elle resta largement hors des champs du savoir promus par les initiatives institutionnelles, les romanciers et musiciens allaient au contraire sans emparer avec délices¹⁹.

Une période et un sujet : le règne de Louis XI, de Péronne à la Bataille de Nancy

La légende noire de « l'universelle Araigne »

Par le biais de l'histoire de Verdun et de l'épiscopat de Guillaume de Haraucourt, Attel inscrit aussi son roman dans l'histoire du règne de Louis XI. Par son ambivalence à la fois terrifiante et annonciatrice de temps nouveaux, ce roi incarne pour le public du premier XIX^e siècle le Moyen Âge finissant²⁰. Son règne (1461-1483) fut volontiers adopté comme cadre des romans historiques, à commencer par ceux de Walter Scott. C'est dans *Quentin Durward ou l'Écossais à la cour de Louis XI* qu'Attel, comme toute sa génération, a rencontré pour la première fois ce roi. Ce roman, publié en 1819, traduit en français en 1823, très vite illustré par Eugène Delacroix, connut un immense succès qui toucha aussi bien le grand public qu'historiens et hommes de lettres²¹. Dans le sillage ouvert par le romancier anglais, Victor Hugo fit de Louis XI un personnage de *Notre-Dame de Paris* (1831) ; Honoré de Balzac l'introduisit dans *Maître Cornélius* (1831) et en fit le héros éponyme des *Joyeusettes du roy Loys le unzième* (1832-37)²².

Comme ces romanciers renommés, Attel prétendait donner au personnage du roi une dimension historique, assise sur la lecture de sources médiévales, les plus aptes leur semblaient-ils à témoigner de ce qu'il avait été réellement. De ces sources contemporaines du règne, et qui contribuèrent du vivant même du roi à mettre en place sa légende noire, Attel connaît et utilise les *Mémoires* de Philippe de Commines (dans l'éd. de Denis Godefroy, de 1706) et le *Journal* de Jean de Roye qu'il connaît sous le nom de *Chronique scandaleuse*. Ses renvois aux *Mémoires* de Commines sont fréquents, il en cite volontiers des passages, dans le corps du roman mais aussi dans les notes du ms. 363. De la lecture de la *Chronique scandaleuse*, il tire de précieuses informations factuelles pour le récit des années 1472 à 1477 (13^e journée)²³.

En parallèle avec ces sources médiévales, de quelle documentation l'auteur dispose-t-il sur le règne de Louis XI ? Voyons les références portées en note du passage où le roi apparaît pour la première fois dans le roman (t. 1, p. 49). Le plus ancien auteur allégué est Pierre Matthieu, historiographe d'Henri IV ; suit *L'Abrégé chronologique de l'histoire de France* de François-Eudes de Mézeray, édité à de nombreuses reprises à partir de 1667 et que l'on lit toujours dans les trois décennies qui suivent la Révolution, comme celui du Président Hénault (1^{ère} éd. 1744) ; on repère encore le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle (1697), l'*Histoire de Louis XI* (1745), ouvrage monumental (31 volumes manuscrits) et très documenté de l'Académicien Charles Duclos²⁴. L'ouvrage le plus récent est finalement la *Biographie universelle, ancienne et moderne, ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes*, publiée par Louis-Gabriel Michaud entre 1811 et 1828²⁵.

¹⁹ Je remercie vivement Stéphanie Saugé, spécialiste des imaginaires sociaux au XIX^e s. de m'avoir éclairée sur ces questions. Cf. Daniel Fabre « D'une ethnologie romantique » in Daniel Fabre et Jean-Marie Privat (dir.), *Savoirs romantiques. Une naissance de l'ethnologie*, Nancy, PUN, 2010, p. 5-75 ; Voir aussi les travaux de Robert Muchembled et particulièrement *Une histoire du diable, XII^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, 2000. Il est à noter qu'Attel a dans sa bibliothèque l'ouvrage de son confrère de la Société des Antiquaires de France, Jules-Eudes de Mirville, *Les esprits et leurs manifestations, mémoire adressé à Messieurs les membres de l'Académie des Sciences morales et politiques sur certains faits merveilleux* (1851). Mirville y évoque justement une affaire de sorcellerie à Cideville en Normandie, d'où est originaire la mère d'Attel. Enfin, Attel étant en musique un amateur éclairé, voire un compositeur, on rappellera qu'en 1830, Hector Berlioz donnait pour la première fois sa *Symphonie fantastique*, dont le cinquième mouvement s'intitule « Songe d'une nuit de sabbat ». **Voir dans ce même volume la communication de Céline Carencio à compléter**

²⁰ Lydwine Scordia, *Louis XI. Mythes et réalités*, Paris, Ellipses, 2015.

²¹ Lydwine Scordia, *op. cit.*, p. 118-121. L'auteur rappelle en particulier que pour préparer son travail d'illustration, Eugène Delacroix fit plusieurs voyages à Plessis-les-Tours entre 1823 et 1828.

²² *Ibid.*

²³ Lydwine Scordia, *op. cit.*, p. 33-36. Jean de Roye, *Chronique scandaleuse : journal d'un Parisien au temps de Louis XI, traduit et présenté par Joël Blanchard*, Paris, Pocket, coll. « Agora », 2015. La *Chronique scandaleuse* ne semble pas figurer dans le catalogue la bibliothèque d'Attel.

²⁴ Lydwine Scordia, *op. cit.*, p. 86-88.

²⁵ Attel disposait de cette première édition, ainsi que du supplément de 1832. **2^e édition de 1843 ?**

C'est un fait objectif, indépendant de l'auteur : composé en 1837-1838, *Un page de Charles le Téméraire* n'a pas pu bénéficier du renouvellement de la documentation sur le règne de Louis XI, amorcé par Jules Michelet (*Louis XI et Charles le Téméraire*, 1844), poursuivi par l'École méthodique (par ex. Urbain Legeay, *l'Histoire de Louis XI*, 1874), dont les travaux purent bénéficier des nouvelles éditions des œuvres de Thomas Basin par Jules Quicherat (1855-59) et de celle des lettres du roi (*Société de l'Histoire de France*²⁶).

Volontairement ou non, Attel doit donc s'en tenir aux historiens d'Ancien Régime qui, quel que soit leur degré d'érudition, avaient élaboré une image assez unanime de Louis XI. Pierre Matthieu voyait en lui un contre-exemple de Louis XII, roi idéal²⁷ ; Mézeray avait accompagné le médaillon figurant ce roi d'un sextain qui en mémorisait les vices²⁸ ; le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle (1697) en suivait à son tour la litanie, quoique reconnaissant l'habileté du roi dans l'art de régner²⁹ ; Charles Duclos, tout en considérant le règne comme l'un des plus importants d'avant la révolution religieuse du XVI^e siècle, ne résistait pas à la tentation d'une relation terrifiante des derniers mois du souverain³⁰.

La perception qu'Attel a du personnage est très tributaire de ces lectures. Au début du roman, la diatribe de Guillaume de Haraucourt contre son « bourreau », ingrat à l'égard de celui qui par d'habiles négociations lui avait permis de sortir de la Guerre du Bien Public (t. 1, p. 87-88), apparaît comme un manifeste de la légende noire de Louis XI. Certes, Attel admire le roi « diplomate », sa « politique astucieuse » (t. 2, p. 196) et le cardinal de La Balue, à qui Haraucourt vient d'expliquer les ressorts du complot envisagé contre le roi, félicite son interlocuteur d'être « un petit Louis XI dans [son] château d'Hatton-Châtel » (t. 1, p. 105). Louis XI a l'envergure d'un « chef d'état » (1, p. 91) et Attel dénonce la « trahison » (ms. 363, fol. 75v-76), dont sont coupables à son égard le cardinal et l'évêque de Verdun. Mais « l'un des plus grands rois et des plus faits pour régner que la France ait jamais eus » (t. 1, p. 50) est aussi un « fils dénaturé », un « mauvais père, [un] mauvais époux »³¹. D'un « naturel triste, morose », Louis XI apparaît comme un « despote soupçonneux qui ne pardonne jamais », dont le romancier se complait à souligner l'historicité des cruautés, « spectacle nauséabond, si peu digne de la majesté royale ». D'ailleurs, le roi – et sa politique – sont très largement dans les mains de trois âmes damnées, le barbier Olivier Le Daim, le prévôt Thierry L'hermite et le médecin Coictier, hommes de l'ombre, méprisables, sur lesquels Attel s'est amplement informé grâce à *La biographie universelle*. Attel partage donc bien l'attrait et la répulsion de ses contemporains « pour ce roi singulier qui fait peur mais fascine » (L. Scordia, p. 89), pour cette « universelle Araigne », héritée de l'Ancien Régime et dont Chateaubriand avait donné une synthèse dans le *Génie du christianisme* (1802), puis dans *l'analyse raisonnée de l'histoire de France* (1826)³².

En Lorraine, mises en images de la Bataille de Nancy et de la mort du Téméraire

De l'histoire du règne de Louis XI, le public du XIX^e siècle retenait particulièrement l'affrontement, long et sans merci avec le duc de Bourgogne³³. Attel reprend les grands épisodes du conflit : l'affaire de Liège, les états de Tours qui en 1470 annulaient le traité de Péronne, les succès du Téméraire en Picardie mais son échec devant Beauvais (1472), le projet du duc de marier sa fille Marie à Maximilien de Habsbourg et enfin le conflit qui s'ouvrait avec la succession du duc de Lorraine, Nicolas, en 1473 et s'achevait avec le siège de Nancy en janvier 1477. Il y a là un fil événementiel conducteur, parallèle à celui de l'histoire du siège épiscopal de Verdun, parallèle aussi à

²⁶ *Lettres de Louis XI, roi de France publiées d'après les originaux pour la Société de l'histoire de France*, par Joseph Vaesen et Étienne Charavay, Paris, 1883-1909.

²⁷ Lydwine Scordia, *op. cit.*, p. 56 et 75.

²⁸ Lydwine Scordia, *op. cit.*, p. 82.

²⁹ Lydwine Scordia, *op. cit.*, p. 83.

³⁰ Lydwine Scordia, *op. cit.*, p. 86-88.

³¹ *Un page...*, t. 1, p. 199, Attel établit à l'aide de *l'abrégé* du Président Hénault la liste des maîtresses royales.

³² Lydwine Scordia, *op. cit.*, p. 106, précise que dans le premier titre, Chateaubriand se contente de ramasser les approximatives anecdotes sur le roi, tandis qu'il lui consacre tout un chapitre du second ouvrage. Attel disposait du premier titre mais non du second.

³³ On ne sait comment fut choisi le titre du roman. Dans le ms. 363, Attel écrit en titre « Le monastère de Saint-Vanne ; les mystères de la mort, chronique verdunoise du XV^e siècle ». On suggérerait volontiers que le choix d'*Un page de Charles le Téméraire* ait été plutôt celui de l'éditeur, désireux de surfer sur un thème à la mode.

l'intrigue. Pourtant, le personnage historique du duc de Bourgogne (qui n'apparaît qu'à la **12^e journée** du roman) n'intéresse guère l'auteur. Simple « faire-valoir », il permet essentiellement à Attel d'associer son jeune héros à la destinée tragique (mais noble !) du Téméraire.

Or, depuis une vingtaine d'années, l'épisode fascinant de la mort du duc connaissait une faveur renouvelée. Grâce au théâtre d'abord : en 1813, le Lorrain Pixérécourt avait composé une pièce intitulée « Charles le Téméraire ou le siège de Nancy »³⁴. Censurée dans les derniers instants de l'Empire, elle avait été jouée dès le retour des Bourbons et l'auteur en avait envoyé un bel exemplaire à ses compatriotes³⁵. Le drame avait été ensuite modifié sous le titre de « Charles le Téméraire, le brutal » et de nouveau présenté en 1829. Il devint dans les années 1830 un thème pictural. En effet, Charles X, après avoir visité la Croix de Bourgogne lors de sa visite à Nancy, avait commandé à Eugène Delacroix, pour l'offrir à la ville, un tableau qui, intitulé *La Bataille de Nancy*, fut exposé au Salon de 1834³⁶. Cette année-là, Jean-Joseph Thorelle (1806-1889) exposait son *René II visitant le lit de mort de Charles le Téméraire* et l'année suivante *l'Entrée aux flambeaux du duc René dans Nancy après la défaite du duc de Bourgogne* (1835). À son tour, au Salon de 1837, Eugène Roger (1807-1840) présentait *Le corps de Charles le Téméraire reconnu le lendemain de la bataille de Nancy* (Nantes, musée des Beaux-Arts), peint à la manière d'une déploration du Christ de la Renaissance italienne. À droite de la scène principale, il avait placé le page à qui Jean de Roye dans la *Chronique scandaleuse*, repris par Nicolas Remy puis Dom Calmet, attribuait la découverte du corps du duc³⁷. La *Société des amis des arts de Nancy* en diffusa une lithographie de Benard et Frey, avec la mention du Salon, en tout point identique à la composition originale. Les graveurs avaient également été sollicités pour illustrer l'épisode dans les livres d'histoire. Dès 1778, *l'Histoire de France depuis l'établissement de la monarchie* de l'abbé Velly, publiée entre 1755 et 1761, avait été complétée de gravures, d'après le texte de Commynes. *L'Histoire des ducs de Bourgogne de la Maison de Valois* de Prosper de Barante (12 vol. parus entre 1824 et 1826) avait fait l'objet d'une édition illustrée en 1838. L'éditeur Dufey avait demandé à Tony Johannot (1803-1852) d'inventer *Le Corps du Duc Charles retrouvé*, estampe qui fut tirée à de nombreux exemplaires, en dehors du livre, et probablement avant la sortie de l'ouvrage. Bref, la « mort du Téméraire » était devenue une scène d'anthologie, familière à l'imaginaire du grand public, tout particulièrement en Lorraine. Le choix de l'épisode sembla sans doute si naturel à Attel, qu'il n'éprouva aucunement le besoin de le justifier auprès de son lecteur, que ce soit dans le roman ou dans les notes qui devaient accompagner l'édition. Suggérons pour finir qu'Attel pouvait voir dans la victoire de René II sur le Téméraire un discret rappel de sa propre histoire. Le page de Charles le Téméraire, que les chroniqueurs rattachaient aux Colonna, ne partageait-il pas avec lui une même origine italienne et noble ? Et n'était-ce pas dans le contexte de cette conquête du duché que sa propre famille était entrée dans l'entourage de René d'Anjou, aïeul du duc René II³⁸ ?

« ... au reste, tous ces détails sont historiques »

Le Moyen Âge dans la bibliothèque d'Attel

³⁴ *Charles le Téméraire, ou Le siège de Nancy, mélodrame historique en trois actes, en prose et à grand spectacle*, par R.-C. Guilbert de Pixérécourt, Paris, Barba, 1814.

³⁵ Tout ce qui suit est tiré de François Pupil, *La mort du Téméraire, Peintures d'histoire*. Catalogue de l'exposition, Nancy, 1997.

³⁶ Voir le commentaire que fait du tableau de Delacroix Alexandre-Gabriel Decamps dans *Le musée : revue du Salon de 1834*, p. 58-59.

³⁷ Chez cet auteur, le page s'appelle Baptiste et est réputé apparenté aux Colonna. Jean de Roye donnait aussi une description du corps du Téméraire au moment de sa découverte digne d'un peintre ou d'un médecin légiste, cf. Lydwine Scordia, *op. cit.*, p. 33-36. Dom Calmet, *Histoire de la Lorraine, édition*, livre XXXI, p. 384, revendique trois sources pour ce récit : la *Chronique de Lorraine*, la chronique de Jean de Roye et le *Discours des choses advenues en Lorraine, depuis le deces du duc Nicolas, jusques à celui du duc René*, publié par Nicolas Remy à Pont-à-Mousson en 1605. Cet ouvrage, dédié à Maximilien, duc de Bavière, comte palatin du Rhin, est essentiellement une histoire de la guerre de Bourgogne, de 1473 à 1477. L'auteur annonce dans la préface qu'il ne fait guère qu'abrégé un texte plus ancien de cent ans ; ce texte est la *Chronique de Lorraine* mais il connaît aussi la *Chronique scandaleuse*. Attel possède l'ouvrage dans les éditions de 1617 et 1628. Sur Nicolas Remy et son traité de démonologie, voir Christian Pfister, « Nicolas Remy et la sorcellerie en Lorraine », *Revue historique*, 93 (1907/1), p. 225-239 et 94(1907/4), p. 28-44.

³⁸ Frédéric Plancard, dans ce même volume, rappelle en effet que la famille paternelle d'Attel était originaire de la ville d'Attela (Sant'Arpino en Calabre). En 1436, un certain N. d'Attel aurait suivi René d'Anjou.

Si le roman historique permet à l'auteur de prendre quelques libertés avec l'histoire (ex. faire mourir le page qui découvrit le corps de Charles le Téméraire), il s'agit dans son esprit d'un genre littéraire noble. D'ailleurs n'a-t-il pas été inventé par les Grecs avec Homère et pratiqué par les Romains, [...] il allie l'amour, le merveilleux, l'incroyable avec la « grande figure de l'histoire [...] avec toute sa véracité » (ms. 363, fol. 52v). Ce souci de la vérité historique est perceptible dans le leitmotiv qui parcourt le roman « au reste, tous ces détails sont historiques ». Pour en convaincre le lecteur, Attel donne en note ses références, sous une forme succincte dans le roman, sous une forme plus développée et plus érudite, dans le manuscrit 363.

Le relevé de ces références atteste qu'en arrière-plan de son roman, Attel a constitué une documentation, importante en volume, dont il convient d'évaluer à présent la qualité scientifique, en la situant dans le panorama des connaissances que l'on pouvait avoir du Moyen Âge dans les années 1830.

Arrêtons-nous d'abord sur les ouvrages abordant l'histoire de Verdun et celle de la Lorraine pour constater qu'Attel dispose de la somme de l'érudition lorraine des XVI^e-XVIII^e siècles, même si les ouvrages du chanoine Nicolas Roussel, de Dom Calmet et de Richard Wassebourg sont les plus fréquemment sollicités³⁹. Ces ouvrages avaient intégré des copies de documents diplomatiques et de chroniques, comme autant de « preuves » de ce que le récit historique avançait. C'est le plus souvent par l'intermédiaire de ces dossiers qu'Attel accède aux sources médiévales qu'il s'agisse « d'anciennes chartes », de la chronique d'Hugues de Flavigny qui relatait les débuts de Saint-Vanne, de celle du doyen de Saint-Thibaud ou encore de la *chronique manuscrite lorraine*⁴⁰.

Ce fonds d'histoire locale, sans doute largement hérité de son père, a été enrichi de quelques acquisitions plus récentes : les *Chroniques de la ville de Metz* publiées par Jean-François Huguenin (1838)⁴¹, une *Histoire de Thionville, suivie de divers mémoires sur l'origine et l'accroissement des fortifications*, publiée en 1828 par son collègue de la Société des Antiquaires de France, Guillaume-Ferdinand Teissier ou la *Biographie de la Moselle* en quatre volumes par Émile-Auguste Bégin (1829-1832)⁴².

Sa connaissance de l'histoire de la France demeure, elle, entièrement tributaire des grandes histoires de France produites au XVII^e et au XVIII^e siècle par ceux que l'on appelle les « artisans de gloire ». Si dans les remarques accompagnant son inventaire, Attel dénonce la médiocrité de l'*Histoire de France* d'Anquetil et critique le monumental ouvrage du Père jésuite Gabriel Daniel (n°409, éd. 1713, « taxé d'inexactitude et de partialité mais a encore ses partisans »), l'abrégé chronologique de Mézeray

³⁹ Richard de Wassebourg, *Premier (et second) volume des antiquités de la Gaule Belgique, royaume de France, Austrasie et Lorraine, avec l'origine des duchés et comtés de l'ancienne et moderne Brabant, Tongre, Ardennes, Haynau, Mozelane, Lotreich, Flandres, Lorraine, Barrois, Luxembourg, Louvain, Waudemont, Joinville, Namur, Chiny, et autres principautés ; extraites sous les vies des évêques de Verdun, ancienne cité d'icelle Gaule, par M. Richard de Wassebourg... avec plusieurs épitomes et sommaires des vies des papes, empereurs, rois...*, Paris, V. Sertenas, 1549 ; P. Ch.-L. Hugo, *Traité historique et critique sur l'origine et la généalogie de la maison de Lorraine, avec les chartes servant de preuves*, Berlin, impr. de V. Liebpert, 1711. Sur le P. Hugo, voir l'étude de Monique Taillard, « Charles-Louis Hugo (1667-1739), abbé d'Étival, historiographe de la Lorraine », in D.-M. Dauzet (dir.), *Les Prémontrés et la Lorraine*, Beauchesne, 1998, p. 293-304 ; *Ead.*, « Le Père Charles-Louis Hugo », *Analecta Praemonstratensia*, 1975, t. 51 et 1976, t. 52 ; Dom Calmet, *Histoire de Lorraine... depuis l'entrée de Jules César dans les Gaules jusqu'à la cession de la Lorraine, arrivée en 1737, inclusivement : avec les pièces justificatives... nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur, avec les portraits des ducs et duchesses de Lorraine...*, Nancy, A. Leseure, 1745-1757 ; Nicolas Roussel (Chanoine), *Histoire ecclésiastique et civile de Verdun, avec le pouillé, la carte du diocèse et le plan de la ville ; par un chanoine de la même ville*, Paris : P.-G. Simon, 1745 ; Dom J. Cajot, *Les Antiquités de Metz, ou Recherches sur l'origine des Médiomatriciens, leur premier établissement dans les Gaules, leurs mœurs, leur religion* par Metz : J. Collignon, 1760. Tous ces ouvrages sont bien mentionnés dans le catalogue de la bibliothèque de l'auteur à l'exception de celui de N. Roussel.

⁴⁰Il s'agit de la *Chronique de Lorraine*.

⁴¹Sur cette édition, voir en dernier lieu Mireille Chazan, « L'historiographie messine au XIX^e siècle : enjeu scientifique et enjeu politique » in : Isabelle Guyot-Bachy, Jean-Marie Moeglin (dir.), *La naissance de la médiévisique. Les historiens et leurs sources en Europe (XIX^e-début du XX^e siècle)*, Paris, Droz, 2015, p. 367-386, plus particulièrement p. 370-372. Disposant entre autres des manuscrits de Dom Calmet parvenus à la Bibliothèque départementale d'Épinal et dont l'Académie royale de Metz lui avait confié l'inventaire, J.-F. Huguenin compila en un « corps d'histoire » qui allait de 960 à 1552 une suite d'extraits de chroniques médiévales messines. Les libertés prises avec ces textes, l'absence de toute méthode critique (qu'Auguste Prost dénonce dès 1850), place cet ouvrage, en amont d'un renouveau des études historiques sur le Moyen Âge. Attel disposait également de l'ouvrage d'Huguenin et Saulcy, *Relation du siège de Metz par Charles VII et René d'Anjou*, Metz, 1835.

⁴²Ces deux ouvrages ont été édités par Verronais à Metz. Émile-Auguste Bégin était le second correspondant de la Société des Antiquaires de France pour la Moselle.

(n°828, deux ex., éd. 1668 et 1692), les *Annales de la monarchie française* de Limiers (n°736, éd.1724, « bel ouvrage ») ou encore l'abrégé chronologique du Président Hénault (n°584, « ouvrage justement estimé »), conservent toutes ses faveurs. Même la *Biographie universelle* de Louis-Gabriel Michaud (« utile sans être parfait, [...] généralement bon et orthodoxe quant à la religion »), dont il fait grand usage, rassemblait plus les acquis du savoir historique d'Ancien Régime qu'il ne l'actualisait. Cette situation n'est pas compensée par une lecture directe des sources médiévales. Non seulement, elles sont rares dans la bibliothèque d'Attel, mais on est frappé par le caractère archaïque de leurs éditions : les *Mémoires* de Philippe de Commines sont lus dans l'édition de Denis Godefroy de 1706. Attel possédait aussi une édition de la *Conquête de Constantinople* par Geoffroy de Villardhoun de 1656 et la *Vie de Saint Louis* de Joinville éditée par Duffresne en 1668. Notons qu'il s'agit là des trois historiens médiévaux dont la connaissance ne s'était jamais perdue⁴³. Ces éditions anciennes ont-elles été transmises à notre érudit par héritage ou bien, guidé par sa bibliophilie, les a-t-il acquises en raison de leur ancienneté ? Elles témoignent surtout du peu d'empressement d'Attel à acquérir les éditions nouvelles mises en œuvre dans les années même où il écrit par Joseph Michaud ou par François Guizot et la toute jeune Société de l'Histoire de France.

En revanche, Attel dispose de certains instruments de l'érudition. Il y a d'abord les aides à la datation des faits : *L'Art de vérifier les dates des faits historiques* (éd. de 1783, acquis dans une vente à Metz) et le *Grand Dictionnaire historique et critique de l'histoire sacrée et profane* (en 6 vol.) de Louis Moreri ; des instruments du diplomate, tel le *Nouveau traité de Diplomatie* par Dom Tassin (n°473, éd. 1750, « impossible à refaire aujourd'hui en raison des pertes dues à la première révolution ») et la *Diplomatique pratique ou Traité de l'arrangement des archives et trésors des chartes* de Pierre-Camille Lemoine (1723-1780) (n°726, parue à Metz en 1765) ; des ouvrages sur la numismatique comme le *Traité historique des monnaies de France depuis le commencement de la monarchie* de Leblanc (n°714, éd.1690 ou 1703, et, plus récent, la *Numismatique du Moyen Âge considérée sous le rapport du type* publié par le polonais Joachim Lelewel (1786-1861) en 1835 (n°724, « ouvrage excellent »)⁴⁴; dans cette catégorie des « instruments de recherche », on placera encore les ouvrages de Montfaucon, (*Monumens de la monarchie française*, n°857, éd. 1729), dont Attel reconnaît qu'ils sont « aujourd'hui fort arriéré(s) mais que rien n'a encore remplacé[s] ». Peu convoqués pour le roman, la présence plus marquée de ces outils de l'érudition dans les notes du manuscrit 363 confirme un intérêt réel d'Attel pour les sciences auxiliaires de l'histoire. Lui servent-elles pour une approche critique de la documentation historique dont il dispose ? Rien n'est moins sûr. Enfin, notons que l'érudition d'Attel, ancrée dans le fonds de sa bibliothèque, fonctionne comme en circuit fermé. Autant qu'on puisse en juger, cet esprit solitaire et indépendant n'a pas souhaité rejoindre les sociétés savantes qui, en Lorraine comme ailleurs, participèrent au renouvellement du « paysage savant national »⁴⁵. Il ne contribua, semble-t-il pas davantage aux travaux de la Société des Antiquaires de France⁴⁶.

⁴³Bernard Guenée, *Histoire et Culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, 1980 (1^{ère} édition), p. 14. Attel possédait aussi les œuvres de François Villon dans une édition de 1723 (n°1129, « Villon fut le premier dans ces siècles grossiers [à] débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers »).

⁴⁴On note en outre Dom J. François, *Vocabulaire austrasien pour servir à l'histoire des monuments du moyen âge*, Metz, 1773 (n°541) et un intérêt pour les questions linguistiques : n° 349bis, Champollion-Figeac, *Recherches sur les patois de la France* ; n° 803, Jean-Bernard Mary-Lafon (1810-1864), *Tableau historique et littéraire de la langue parlée dans le Midi de la France*, 1842 (« Ouvrage rempli de recherches curieuses »). Cet historien et linguiste était comme Attel membre de la Société des Antiquaires de France (depuis 1836). En 1839, il publia un roman historique dont le héros éponyme était Bertran de Born.

⁴⁵ L'expression est empruntée à Odile Parsis-Barubé, cf. Odile Parsis-Barubé, « Une médiévistique romantique. Les sociétés françaises d'antiquaires et les sources médiévales (1830-1870) », in : Isabelle Guyot-Bachy, Jean-Marie Moeglin (dir.), *La naissance de la médiévistique. Les historiens et leurs sources en Europe (XIX^e-début du XX^e siècle)*, Droz, Paris, 2015, p. 185-206, ici p. 186. Voir aussi Ead., *La province antique. L'invention de l'histoire locale en France (1800-1870)*, Paris, Éd. du CTHS, 2011. Attel paraît n'avoir été membre ni de la Société philomathique de Verdun (dont son ami, l'abbé Clouët, était pourtant un membre actif et publiant), ni de l'Académie royale puis impériale de Metz, ni de l'Académie de Stanislas [sondage réalisé dans les listes de leurs membres publiées régulièrement par ces sociétés dans leurs périodiques].

⁴⁶ Cf. Maurice Prou, *Table alphabétique des publications de l'Académie celtique et de la Société nationale des Antiquaires de France (1807-1889)*, Klincksiek, Paris, 1894. Le nom d'Attel de Luttange, correspondant pour la Moselle, figure bien dans cette table alphabétique des publications de la SNAF, mais uniquement pour avoir déposé ses livres sur le bureau de la Société, non pour des contributions érudites. À la différence d'Émile-Auguste Bégin, l'autre correspondant de la SNAF pour la Moselle, dont on peut lire dans le volume des *Mémoires et dissertations sur les antiquités nationales et étrangères* de 1836 une communication sur « Lorquin, finage de l'ancien évêché de Metz » (p. 228-2238).

Le roman et la vérité historique : des libertés prises à la méthode critique

Sur le plan des principes, tels qu'il les exprime en ouverture des notes du ms. 363, Attel dénonce la « mascarade », à laquelle ont consenti bien trop d'auteurs, qui consiste à transposer ce qu'il appelle le « fashionable » de la Chaussée d'Antin ou de la rue de Vivienne dans un cadre médiéval. Pourtant, la puissance de la transposition le rattrape, le temps de quelques pages très drôles (4^e journée) où est dépeinte, au travers de portraits et de joutes entre femmes, une société aristocratique soi-disant médiévale, qui doit tout à l'observation d'un habitué des salons d'Ancien Régime. La reconstitution du Verdun médiéval – et du Moyen Âge en général – n'est pas exempte d'anachronismes. On aura noté combien les prénoms des deux héros – Hyacinthe et Honorine – sont bien peu médiévaux. Attel n'hésite pas à prêter à Guillaume de Haraucourt les paroles de Bossuet mais il en prévient le lecteur en note. De même, sans doute démuni pour décrire le cérémonial des funérailles épiscopales (dans la 10^e journée), il avoue dans une note s'être plus ou moins contenté de rapporter ce qu'il avait vu à l'occasion des pompes funèbres de Mgr de Villeneuve-Esclapon, le 28 novembre 1831. Mais lorsque qu'il présente Hyacinthe soi-disant chargé de copier la musique de Palestrina (v. 1525-1594), sensée être exécutée dans le chœur de Saint-Vanne dans la seconde moitié du XV^e siècle, l'anachronisme est flagrant. La présence incongrue du maître de la polyphonie religieuse dans le roman dit à la fois l'ignorance de l'auteur quant à l'art musical médiéval et l'association qu'il opère entre « moyen-âge » et tout ce qui précède l'âge classique.

Attel n'exerce le plus souvent aucun esprit critique et ne distingue jamais dans ses notes les sources directes et primaires – médiévales – de l'usage postérieur qu'en firent les historiens érudits. Le contexte de production de ces « matériaux » de l'histoire ne l'intéresse pas. Il s'en empare pour nourrir son récit et le parer d'une apparente « authenticité historique ». Pourtant, à la 7^e journée, il aborde de manière plus critique la légende du caveau des sept Dormans. Wassebourg avait été le premier à le mentionner, comme renfermant les corps des sept prêtres ou docteurs ayant gouverné l'Église de Verdun entre 222 et 450 et il avait recopié l'épithaphe du cimetière de Saint-Vanne, relatant la translation miraculeuse des reliques des sept Dormans sous l'abbatiat de Richard de Saint-Vanne. Or, la version de Wassebourg relève pour Attel du « roman », auquel il oppose « l'histoire », exposée par Nicolas Roussel, dans sa Dissertation préliminaire à son *l'Histoire ecclésiastique et civile de Verdun*, et par Dom Calmet, au tome 2 de son *Histoire de la Lorraine*. En accord avec ses lectures érudites, il dénonce la légende qui faisait de saint Saintin, premier évêque de Verdun, un disciple de Denys l'Aréopagite. C'est, dit-il, pour combler une lacune de l'histoire primitive de Verdun que Wassebourg, « trop crédule », avait conclu de « cette épithaphe suspecte » l'existence des sept dormants, dont Attel remarque que l'on ne trouve nulle mention dans l'histoire primitive de l'Église de Verdun (ie les *Gesta episcoporum Verdunensium* de Bertier et ses continuateurs, dont Laurent de Liège), ni chez les plus anciens chroniqueurs (Hugues de Flavigny « qui vivait peu de temps après l'abbé Richard »), qui donnent un récit de la translation dénué des aspects dans lesquels Wassebourg s'était complu. Attel conclut, en se rangeant à l'opinion conjointe de dom Calmet et de Roussel que les ossements des sept Dormants appartenaient en fait « à ceux des évêques de Verdun dont l'histoire ne mentionne pas le lieu de sépulture » C'est ici l'un des très rares exemples où l'historien se substitue vraiment au romancier en adoptant une méthode critique digne de la science de son temps.

Au terme de notre lecture commentée du roman, remarquons en premier lieu qu'Attel est à l'aise avec le terme de « moyen âge » encore peu répandu à son époque⁴⁷. Il ignore naturellement les adjectifs dérivés « moyenâgeux » ou « moyenagiste » mis au point par les écrivains romantiques des années 1860-1870. Il ignore tout autant « médiéviste » et « médiéval », qui se répandront dans la seconde moitié du XIX^e siècle, avec la naissance de la médiévistique. En dépit de la longue digression sur la chute de Constantinople qui marque à ses yeux la véritable fin de l'Empire romain (9^e journée), c'est avec la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, évoquée dans la 14^e journée, que

⁴⁷Longtemps réservé à l'usage des savants, il est entré dans la langue courante au XVIII^e s. et en 1798, le *Dictionnaire de l'Académie* a, pour la première fois, pris en compte des bornes chronologique pour le définir : une période ouverte par le déclin de l'Empire romain et dont la renaissance des lettres au XV^e s. marque le terme. C'est dans les années 1820 qu'apparaissent les premières « histoires du moyen âge (1830 pour les manuels, dont celui d'Henri Martin), qui adoptent la date de 1453 comme terme de la période. On a noté plus haut l'absence de ces ouvrages de la bibliothèque d'Attel.

s'achève le Moyen Âge. Si cet événement a repoussé les limites du monde, la soif d'or qu'il a suscitée a aussi favorisé l'ébranlement de la vieille Europe.

Si les réflexions sur le roman historique du ms. 363 témoignent de ce qu'Attel est bien au courant du débat historiographique qui se joue dans les années 1830, débat largement orchestré par Augustin Thierry dans ses *Lettres sur l'histoire de France* – manifeste dont l'absence du catalogue est significative –, il ne semble qu'il soit entraîné dans ce mouvement ni qu'il adhère d'une manière ou d'une autre au rejet prôné par les historiens libéraux de la vieille érudition d'Ancien Régime. Attel demeure résolument attaché à une histoire telle qu'elle était envisagée avant la Révolution française, telle que l'envisageaient encore largement les historiens royalistes sous la Restauration et la Monarchie de Juillet.

Dans ces mêmes « considérations », Attel justifiait son choix du genre d'écriture adopté, du sujet (Verdun) et de l'époque (le Moyen Âge finissant). Il parlait de la constatation qu'en dépit des nombreuses histoires produites par les annalistes, thuriféraires de la monarchie, comme par les philosophes, trop théoriques et souvent hostiles à la religion, la France n'avait pas d'histoire⁴⁸. À cette France, « autrefois divisée en provinces autonomes, n'ayant entre elles aucun rapport de gouvernement, de mœurs, d'usages..., [il fallait] donner, non pas une histoire commune, mais « autant d'histoires différentes ». À l'heure où Louis-Philippe inaugurerait dans le Château de Versailles le Musée dédié à « toutes les gloires de France », et incarnait l'ambition des historiens libéraux de relire le passé anté-révolutionnaire dans une continuité historique qui réconcilierait les Français, Attel inscrivait délibérément son roman dans la veine « régionaliste », hostile à la centralisation administrative toute autant qu'historique engendrée par la Révolution⁴⁹.

Pour rendre leur histoire à ses compatriotes – entendez les Verdunois – bien d'autres périodes que le XV^e siècle auraient pu le séduire, l'Antiquité par exemple qu'il connaît si bien et à laquelle d'ailleurs il ne peut s'empêcher de revenir au détour du roman, ou bien les derniers jours d'un Verdun « autonome » avant le rattachement à la France (1648) ou bien encore les derniers jours d'un Ancien Régime dont il demeure, nous le verrons, fortement nostalgique⁵⁰. Mais comment résister à l'engouement de sa génération pour le Moyen Âge et à l'expérience catharsistique qu'il permet⁵¹ ?

⁴⁸ C'est une analyse que l'auteur partage avec Augustin Thierry, cf. l'avertissement à l'édition de 1842 des *Lettres sur l'histoire de France. Pour servir d'introduction à l'étude de cette histoire*, 7^e édition, p. 2-3 mais leur position diffère visiblement quant à la conception de l'histoire à promouvoir.

⁴⁹ Jean-Marie Moeglin, « Regional- und Nationalgeschichte in Frankreich vom Mittelalter bis zum 21. Jahrhundert », *Zwischen Region, Nation und Europa. Deutsche Landesgeschichte in europäischer Perspektive*, colloque tenu à Tübingen (25-28 novembre 2015), à paraître. L'auteur a donné à son séminaire de l'EPHE une version en français de cette communication en décembre 2015.

⁵⁰ Dans le ms. 363, il dit son projet de donner une suite à ce roman, de manière à couvrir l'intégralité de l'histoire de la « célèbre cité des Claviens ».

⁵¹ Christian Amalvi, « En guise de conclusions. De l'art et la manière de « fabriquer » le Moyen Âge, de l'époque romantique à nos jours », in Isabelle Guyot-Bachy, Jean-Marie Moeglin (dir.), *La naissance de la médiévisique. Les historiens et leurs sources en Europe (XIX^e-début du XX^e siècle)*, Paris, Droz, 2015, p. 505-512, ici p. 510 : « À la différence des érudits de l'âge des Lumières, comme Lacurne-de-Sainte-Palaye, qui connaissent le Moyen Âge, mais le détestent, et considèrent que les hommes sont toujours et partout les mêmes, les romantiques ont retrouvé le Moyen Âge comme les humanistes ont retrouvé l'Antiquité, comme un astre mort, qu'ils vénèrent avec d'autant plus de passion qu'il est définitivement éteint. L'objet de leur fascination, c'est en quelque sorte la *Beauté du mort*, finement évoquée par Michel de Certeau. Ce qui ne les empêche nullement d'être, face au Moyen Âge, déchirés entre l'amour et le dégoût, l'admiration et la haine. Fascinés par ses aspects les plus truculents – la fête des fous, la Cour des miracles, la démesure de l'homme médiéval partagé entre l'ange et la bête, la chair et l'esprit, la terre et le ciel – et par ses figures les plus sublimes, notamment l'épopée de Jeanne d'Arc, ils sont aussi révoltés par les massacres de la croisade de Simon de Montfort en Languedoc au XIII^e siècle et les sinistres bûchers élevés par les Inquisiteurs. »